L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE, 10 MARS 1889.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XX.

Hier et aujourd'hui.—Changement à vue.—Le roi est mort, vive le roi !—Au revoir Rex et Protée !—La scène française à la Nouvelle-Orléans.—Simple rapprochement.—Retour au passé.—Coup d'œil sur la saison théâtrale de l'Opéra.—Les petites chapelles.—Richard Wagner et le Wagnérisme.—Une religion.—Bataille livrée.—Wagner librettiste—La partition de LOHENGRIN—*Leit-motive—Vivent les pays latins !*—AIDA—*Bénéfices : Mlle Ghéleyns, M. Claverie, les Choristes—Reprise du* VOYAGE EN CHINE—*Plaidoyer pour les humbles—Matinée d'aujourd'hui—La mort d'un vieux et fidèle serviteur—Mme Marguerite Samuel—Un mot en passant.*

Tout passe, tout lasse, tout casse. Il y a cinq jours à peine notre ville avait un surcroît de population s'élevant peut-être à quarante mille personnes ; les trains de chemins de fer—venant de tous les points, se multipliaient, portant des foules inaccoutumées ; les excursions—et du plus loin—étaient sans nombre ; en entrant en gare c'était à qui prétendait sortir, le premier, de son compartiment, afin de voir ou revoir cette bonne ville de la Nouvelle-Orléans, qui, si elle n'est pas restée la capitale de la Louisiane—cet honneur est dévolu à Baton Rouge, ainsi l'ont voulu les auteurs de la Constitution de 1879 et de l'inepte Loi du Dimanche—est toujours la capitale de Rex. Les files joyeuses s'allongeaient ; les visages, les types nouveaux prêtaient une physionomie nouvelle à nos rues, où, par parenthèse, nos visiteurs devaient chercher, sans les jamais découvrir, les améliorations, même le nettoyage, le curage, au sujet desquels tant et tant de vaines promesses ont été faites, tant de bruit a été mené. Ah ! c'est bien ici le cas de répéter le vieux mot : Plus cela change, plus c'est la même chose.

Donc de tous côtés c'était liesse, kermesse ; il y avait des spectacles, et fort beaux, ma foi ! même pour les plus humbles, les plus pauvres ; puisque ceux-là se donnaient à ciel ouvert, à l'éclairage du soleil, ou le soir aux *clartés* de la lumière électrique ; *clarté*, si je puis m'exprimer ainsi.

Un instant l'an dernier on avait répandu le bruit que Rex lui-même n'échapperait pas au courant qui menace les empires, les royaumes ; on annonçait que c'en était fait du règne du Carnaval ; qu'ici comme à Venise, comme à Paris toutes ces charmantes et je voudrais presque dire utiles folies avaient eu leur dernier accès ; que plus jamais on n'en verrait le retour.

Les austères reprenaient la propagande de l'ennui ; pour un peu ils auraient demandé—c'est souvent leur plate comédie—que la Nouvelle-Orléans, en expiation de je ne sais quelles iniquités, se couvrît d'un cilice et de cendres.

Par bonheur, ces insipides prêcheurs—dont Dieu nous délivre ! n'ont pas prévalu.

Voici que, tout au contraire, des hommes intelligents, libéraux, sous le double rapport des principes et de la bourse, ont pensé, ont déclaré à nouveau que notre célébration des Jours Gras avait un côté utilitaire ; que les sommes employées là nous revenaient largement et aussitôt par le fait des touristes accourus de toutes parts ; que ce passage en notre ville avait déjà eu, devait avoir nécessairement encore son retentissement heureux pour la ville, pour l'Etat, et nous vaudrait toujours des relations fécondes, des forces vives ajoutées à celles qui s'emploient ici aux développements, aux transformations.

Donc, et comme afin de mieux effacer l'inquiétude un instant conçue à cet endroit, le luxe du Carnaval et de sa cour a dépassé tout ce qui avait été vu jusque là.

Mais tout a un terme et tôt le tableau changeait.

Dès mercredi matin l'exode des étrangers et des visiteurs de nos paroisses a commencé ; un mouvement en sens inverse s'est produit sur les diverses lignes de chemins de fer ; les *chars* qui, la semaine dernière, entraient ici en gare, débordant de passagers, nous arrivent presqu'à vide et réciproquement.

La question des affaires prime maintenant toutes les autres ; en attendant que vienne l'époque prochaine, où commenceront les vacances relatives du monde des chiffres et cette autre émigration annuelle : l'émigration des nôtres.

On ne reconnaîtrait plus notre ville tant l'aspect en a changé ; à la suite de ces symphonies de la rue que l'on y entendit durant les Jours Gras, elle fait silence ; elle est presque morne.

Nul ne s'en plaint néanmoins ; car il n'est si bonne compagnie qu'il ne faille quitter. Ainsi que nous l'écrivions en entamant ce bulletin, tout passe, tout lasse, tout casse. D'ailleurs, nous savons que notre dynastie carnavalesque, à l'inverse de tant d'autres, est plus solidement assise que jamais ; dans un an elle nous reviendra, entourée de ses grands barons, de sa cour si allègre, si gaiment chamarrée, de toutes ses pompes enfin.

Le roi est mort, vive le roi ! Nous pouvons en garder l'assurance : de quelque temps au moins, le nôtre n'abdiquera point, à l'exemple de Monsieur son frère, le roi de Servie, cruel butor, auquel convient excellemment son nom de Milan.

Certes les somptuosités ont été nombreuses cette saison à la Nouvelle-Orléans ; elles ont été prodiguées dans les salons, ainsi que dans les fêtes données par Rex et Protée.

A ces largesses vraiment princières, il faut rendre un plein hommage. Les récits que nos visiteurs en diront, en écriront, ajouteront certainement au renom de la Nouvelle-Orléans, et puisque tout semble se lier en cette sphère, ces excellentes impressions de voyage pourraient bien avoir aussi pour résultat d'apaiser maints politiciens prêts encore à un nouveau *va-t-en guerre* contre nous.

Parmi tous les souvenirs emportés d'ici, l'un des meilleurs, l'un des plus durables, je l'imagine, sera celui de l'Opéra, qui partage avec notre Carnaval l'honneur d'être seul en l'espèce sur le continent américain.

On parle souvent et très ambitieusement de ces troupes lyriques—paraissant périodiquement en certains grands centres de l'Union. Or non seulement elles ont une existence éphémère seulement et ne se maintiennent qu'à la condition de déplacements continuels, mais encore elles n'offrent d'ordinaire qu'une valeur partielle.

Une ou deux individualités consacrées par le succès en Europe, sont engagées ; elles pratiquent sur le budget une ponction si abondante qu'il reste fort maigre pitance à diviser parmi les autres membres du personnel. Conséquence forcée, ceux-ci se recrutent alors au sein des faméliques ; de là un ensemble pitoyable. Que Mme une telle, M. un tel ne soient plus en scène et voici que, d'un vol, on se trouve transporté sur une scène en concurrence avec celles de Carcassonne ou Brives la Gaillarde.

Les étoiles émargent toujours largement mais compositeurs et publics sont lamentablement traités ; les *exécutions* sont d'une cruauté martyrisante.

Ceux qui viennent de passer quelques jours, quelques semaines à la Nouvelle-Orléans, ont pu voir qu'il n'y en va pas ainsi.

L'impresario qui entreprendrait de nous imposer deux ou trois chanteurs, scandaleusement payés, au détriment du reste de la troupe, aurait promptement et beaucoup à décompter. Certaine serait sa chûte.

Depuis plusieurs années notre ville, bien différente en cela de celles du Nord, a repris ses traditions et voici que sa troupe lyrique française permanente lui revient pour quatre mois chaque saison. Mais cette permanence ne pourrait exister sans—cette distribution, cet équilibre de forces artistiques dont je parle.

Cette saison nous avons été fort convenablement servis sous ce rapport. A Dieu ne plaise que j'aille vous boursoufler des louanges à l'endroit des premiers sujets de M. Maugé ; c'est là une platitude qui rabaisse le critique même aux yeux de ceux qu'il encense ainsi ; car il est toujours des heures où malgré soi, l'on se juge. A trop souffler dans la musette on en vient fatalement à l'accident de *Laurent XVII* de LA MASCOTTE.

Mais si les exagérations de l'éloge me répugnent autant peut-être que le blâme de parti pris, ce m'est plaisir, à la veille de la fermeture, de rendre une fois justice aux artistes, par lesquels le répertoire [illegible], quatre mois durant, d'être si activement, si vaillamment servi. Je n'ai sans doute à y noter aucune sommité ; les sommités se font excessivement rares partout ; l'Opéra de Paris, lui-même, est en manifeste décadence. S'il nous en venait, d'ailleurs, nos ressources ne nous permettraient pas encore de les conserver, à poste fixe, c'est-à-dire durant quatre mois.

Pourtant, il faut le reconnaître : six ou sept artistes sont là qui peuvent prétendre à de sérieux succès sur les scènes les plus autorisées de France, et dans presque tous les grands ouvrages ils ont été appuyés par des auxiliaires très recommandables.

Nous avons eu, en vérité, de brillantes soirées—détails et ensemble—c'est là, j'en suis certain, ce que répèteront souvent les touristes de goût, qui viennent de prendre congé de nous. A côté de la nôtre les troupes de là-bas, du Nord, toujours regrettablement incomplètes, grotesques parfois dans leurs détails, leur paraîtront intolérables. Les voyages forment ; cela est vrai quelquefois.

Ce souvenir de notre Opera servira puissamment, la saison prochaine, à accroître le nombre des excursionnistes en destination de la Nouvelle-Orléans ; l'unique ville de ces Etats-Unis où l'on ne soit pas condamné à subir les préférences d'un impressario, ou de ceux dont il est l'instrument ; à entendre sans cesse—vaille que vaille—deux ou trois œuvres de même école, de même maître, barrant passage à tous les autres. Ici nous ne permettons jamais—public et critique—que l'on nous régente ainsi ; nous rejetons ce joug et très impérieusement, s'il vous plaît. Dans l'espèce bien des leçons ont été données en cela à de vaniteux petits entremetteurs ; elles se renouvelleraient vite au besoin. A qui les dés ?

Il nous plaît, il nous plaira longtemps encore, je suppose, que toutes les compositions lyriques, sortant du rang passent, autant que possible sous nos yeux. Notre public reste sourd aux mots d'ordre soufflés par telle ou telle chapelle, tel ou tel groupe.

Quelle que soit l'étiquette de l'ouvrage, il le juge bien ou mal, mais par lui, mais pour lui ; s'inquiétant médiocrement de ceux qui s'arrogent la bouffonne autorité de lui discuter son plaisir et son bon plaisir.

Oui, c'est là encore une qualité des artistes qui vont nous quitter ; ils ne se sont point cantonnés mesquinement dans un seul camp musical ; à tous ils se sont mêlés ; école française, école italienne, école allemande, ils interprètent tout.

C'est ainsi que nous obtenons ici, dans la mesure du possible, cette diversité, sans laquelle il n'est point d'exploitation théâtrale durable, devant un public tel que le nôtre, toujours le même, ou à peu près.

La grande majorité de ce public, je crois pouvoir l'affirmer, ne connaît guère l'œuvre de Richard Wagner, à la rampe. Il en a entendu seulement quelques morceaux éparpillés dans des concerts, et voilà tout.

Non cependant ; je me rappelle maintenant qu'en 1877 ou 1878 (j'étais alors absent) une compagnie lyrique allemande visita la Nouvelle-Orléans, et y donna quelques représentations, entr'autres celle de *Lohengrin*. La chose fit, d'ailleurs, si peu sensation que beaucoup ont oublié le fait.

C'est ce *Lohengrin* que M. Maugé a cru devoir choisir pour initier son parterre au théâtre, tel que le comprenait Richard Wagner.

Ce nom est évidemment celui d'une individualité très haut placée ; à laquelle il faut d'autant plus rendre hommage que Wagner connut de bien rudes traverses, et jamais ne se laissa terrasser. La lutte lui fut souvent cruelle ; des défaillances survinrent ; cependant la virilité ne l'abandonna point ; la force de résistance fut soutenue en lui par la force des convictions, par la foi. Richard Wagner était tout à la fois un savant et un rêveur.

Il avait la foi, ai-je écrit ; pourtant très empêché serais-je, si l'on me poussait au mur, si l'on me demandait quel était son culte, quels étaient ses Dieux.

Néanmoins, ainsi pressé, je répondrais peut-être que le maître, saxon de naissance, bavarois par prédilection, eut un culte, dont il fut le fanatique zélateur : le culte.... de lui-même. Celui fut même, une force, et une grande. Les déceptions qu'il subit, au début, ainsi que tant d'autres artistes, paraissent l'avoir sacré à ses propres yeux ; l'amour-propre injustement blessé se décerne parfois de ces apothéoses.

Donc Richard Wagner, nié injustement tout d'abord, crut en lui, y crut sincèrement, voulut fonder comme une religion : celle du wagnerisme ; et il faut bien en convenir, il y parvint dans une certaine mesure ; par le pouvoir de son véritable talent d'abord, et puis par le prestige que lui prêta la protection presqu'idolâtre dont il fut l'objet de la part d'un roi, lui le révolutionnaire cependant.

Il est incontestable que, pour beaucoup, dans les régions allemandes, l'orthodoxie—théâtre lyrique parlant—est uniquement dans la conception et dans l'œuvre de Wagner. Jusqu'à lui, selon ceux-là, l'art avait dévié ; il l'a ramené à son élément vrai, pur.

Le débat ainsi posé devait donner naissance à bien des révoltes ; vous savez s'il en a été, s'il en est ainsi.

Dès le point de départ Wagner prétendait au rôle complexe d'une synthèse vivante ; en politique, en musique, dans le livret il se posa comme rénovateur. Le mythe de Briarée dut le hanter ; il voulut immensément, trop embrasser ; la postérité, jugeant plus froidement que ne le pourrait faire sans doute l'époque actuelle, dira jusqu'à quel point il y a réussi.

Du reste, ces apôtres—je ne saurais trouver d'expression plus précise—pressentant qu'ils ne pourraient présentement gagner leur cause, ont prudemment, habilement appelé musique de l'avenir celle de Wagner. C'était trop et trop peu ; trop, car nul ne peut lire dans cet avenir ; trop peu, car dans le présent le grand artiste a partout des admirateurs et cela, non seulement dans les sphères élevées, mais au sein des masses de toutes nationalités.

Cette nature envahissante, absorbante, se décida donc dès l'abord à ne puiser qu'en elle-même ; poèmes et partitions, il voulut que tout émanât de lui seul.

Afin de bien juger d'un tableau, il est indispensable de se placer à un certain point de vue ; de même peut-être est-il nécessaire, ainsi qu'on l'a dit et écrit, d'avoir le tempérament allemand pour bien apprécier les créations de Wagner, poète et compositeur. Soit.

Mais s'il faut adopter ces prémisses, que devient donc la théorie du beau absolu ! En littérature, en musique, jamais pareille condition ne s'imposa ; comment s'est-elle ainsi attardée, au point de surgir seulement au dix-neuvième siècle ?

Je ne crois pas que l'événement ait justifié les tentatives de Richard Wagner librettiste ; il a, me semble-t-il avec beaucoup d'autres, échoué en ce parti pris de dualité.

J'ignore si une main plus experte en cela aurait pu, transposant pour le théâtre, la création de Wolfram d'Eschenbach ; *Lohengrin*, le Chevalier au Cygne, lui donner le mouvement, l'action que veut l'opéra selon les idées admises ; mais il me paraît que le poème lyrique qui en est né, sous la plume de Wagner, est l'un des plus faibles, des plus inadmissibles que compte le théâtre.

Que des enthousiastes, n'entendant à rien, repoussant toute discussion alors qu'il s'agit de leur idole, posent comme type et prototype tout ce qui vient de lui et en fassent découler comme un Evangile de l'art, d'accord ; mais cet élan-là ne s'étend point à tous ; tant s'en faut. Toutes les règles de l'esthétique théâtrale sont violées dans le libretto de *Lohengrin*, beaucoup le pensent ; les récits surabondent dans un presque désert de situations.

De la poésie, de ci de là, sans doute ; de la rêverie, de la contemplation, je le concède et j'y applaudirais volontiers, si tout cela n'existait pas aux dépens du drame, qui domine si rarement ; ce drame dont le public est avide et qui vient le remuer jusqu'au profond de son être.

J'ai lu bien des éloges au sujet de ce livret ; j'aurais voulu goûter quelque peu le plaisir que d'autres affirment y avoir savouré ; hélas ! ma bonne volonté n'y a rien pu, et soyez indulgent à mon irrévérence, à mon audace peut-être, si je vous dis ici ce que d'autres se contentent de penser : je m'y suis souvent ennuyé.

Voilà l'aveu fait, et je serais presque tenté de le biffer, mais le feuillet sur lequel je l'ai risqué, est déjà aux mains des typographes ; je ne l'en retirerai pas.

Plus je recueille mes souvenirs et plus je m'affermis dans la pensée que le modèle de livret préconisé, pratiqué par Wagner, ne prévaudra pas contre la forme reçue, et que la faiblesse de celui-là fera mieux apprécier la valeur de celle-ci.

Arrivons maintenant à la partition, dont je parlerai, d'ailleurs, assez succinctement ; car j'estime qu'une œuvre de cette portée veut être écoutée souvent, souvent, dans ses détails, au chant, à l'orchestre surtout. Il est donc fâcheux qu'elle soit venue aux derniers jours de la saison ; les deux auditions que l'on en a eues, laissent sans nul doute des souvenirs charmants, mais bien de la confusion, du chaos aussi. C'est tout un travail que l'audition d'un ouvrage où il faut suivre, non pas seulement des conceptions mélodiques et symphoniques, mais aussi l'application, comment dirai-je ? d'une thèse, d'un *système*.

Dès le prélude se montre le maître qui prend aussitôt possession de l'orchestre. Avant d'arriver aux superbes éclats des cuivres que l'on entendra tout à l'heure, il annonce son œuvre par un exquis dessin confié aux cordes et qui vous transporte aussitôt comme dans le pays des légendes et des mythes. C'est de la musique contemplative de haute distinction, qui, chantée par les violons, les altos, les violoncelles, a des douceurs de harpe éolienne.

Le rideau se lève après cette attachante introduction, que l'on voudrait plus longue et nous entrons aussitôt dans l'opéra, tel que le comprit Wagner, en sa seconde manière que devait mieux affirmer encore son *Parsifal*.

A ce premier acte, me revient en mémoire ce mot à propos de je ne sais plus quelle partition où le chant est partiellement sacrifié à l'accompagnement : La statue est à l'orchestre, le piedestal sur la scène.

Ce renversement n'est point pour plaire à tous ; jusqu'ici la minorité seule s'y rallie.

Nous voici donc en pleine application de théorie. Les récits succèdent aux récits et l'on se demande, à toute mesure, quand viendra le chant. Cela produit la sensation d'un drame dont l'exposition s'attarde, dont le nœud ne se montre point. L'intérêt est à l'orchestre. Ces récits ont de l'allure, une grande allure même ; cela suffit-il pourtant à l'intérêt musical dans un ouvrage scénique ? je ne le crois pas.

On appelle le souffle mélodique et ce souffle mélodique se fait attendre. Le voici cependant ; c'est Elsa qui nous le vaut ; Elsa, dont la touchante entrée a toute la valeur, toute l'onction d'une prière. Elle rompt enfin cette longue trame de récitatifs ; la pensée musicale se dessine, se précise : la période est émue, elle émeut.

Après l'invocation d'Elsa, se pose une page du plus délicieux effet ; l'adieu de Lohengrin à son Cygne : *Mon cygne aimé, je te bénis*. Je connais peu de morceaux au théâtre qui portent mieux que celui-là. Le symphoniste qui, tout à l'heure, persistait trop, se fait poète ; il y a vraiment une mélancolie douce et pénétrante dans ces quelques mesures ; surtout dans la chute de cette excellente inspiration, mélodique au plus haut point : *Adieu, mon cygne aimé*, que M. Lafarge a chanté avec toute son âme, dans un sentiment très fin. Plus loin, on remarque le *leit-motive*, le motif-type :

Sans chercher à connaître
Quel pays m'a vu naître

comme il s'en trouve tant dans la partition et qui sera si heureusement ramené au second acte, quand Ortrude poussera Elsa à l'oubli de son serment à Lohengrin, et plus tard encore au troisième acte. Même retour fréquent du coup de force des trompettes, donnant le signal du duel. L'acte se ferme par un final magistralement traité ; toute une tempête de sonorités, où passent les éclairs du chant et de l'instrumentation.

Le second acte est mené à l'orchestre avec une rare puissance ; il est là des fusions de motifs et de timbres dont l'habileté frappe. Si j'en juge bien, ce second acte n'a pas la valeur du premier ; plusieurs parties s'en détachent cependant et produisent vive impression ; le duo des femmes ; une fanfare qui brille comme un ardent foyer de lumière, comme le lever du soleil qu'elle annonce, et aussi une marche religieuse d'un beau caractère.

Le troisième acte me paraît être le plus complet. Là se place, après une majestueuse introduction, le duo entre Lohengrin et Elsa ; duo d'amour et d'extase, de délire et de désespoir aussi, où les beautés abondent dans le chant comme à l'orchestre. Cette scène qui suffirait à classer son auteur parmi les maîtres, cette scène où monte, dans un superbe crescendo, la gamme de la passion, a été remarquablement jouée, chantée par Mme Lematte-Schweyer, par M. Lafarge.

Ceci est bien réellement du théâtre ; la salle a éclaté en applaudissements à l'adresse du compositeur, à l'adresse de ses interprètes. La situation, c'en est une, s'empare ici du maître, et la flamme mélodique qui s'est allumée, à sa véritable place, au chant, va grandir, va se faire plus intense, dans l'incomparable récit du Saint Graal : *Il est au loin un monde inaccessible*, dont chaque mesure a vaste ampleur, et dont la couleur, vraiment toute à son créateur, constitue un chef-d'œuvre.

Il faut là de l'expression, de la largeur, des qualités de diction, de chant, dont pas une n'a manqué à M. Lafarge.

Il a dû étudier ce morceau, d'une grandeur incontestable, avec amour, en artiste, et en artiste il l'a gradué, nuancé, ainsi que ses adieux à Elsa.

A ces deux rôles—Lohengrin, Elsa—la meilleure part est faite en ces trois actes. Bien difficile aux autres : Ortrude, Henri, Frédéric, d'y trouver des effets ; relégués qu'ils sont, les deux derniers surtout, dans des récitatifs de longue haleine, dont l'orchestre distrait souvent.

Je dois dire néanmoins que Mme Vandiric-Flachat, MM. Plain et Claverie se sont habilement tirés de ce dédale, où les intonations redoutables se multiplient, ainsi que dans les rôles d'Elsa et de Lohengrin. Là il faut plaindre les artistes, circonvenus par les difficultés.

Je le confesse, deux auditions ne sauraient me suffire pour embrasser cette œuvre si fouillée, si complexe dans son étrangeté, et l'on voudra bien me pardonner cette ébauche trop incomplète de compte-rendu, ou plutôt de sensations éprouvées.

Ces deux soirées de *Lohengrin* ont accentué en moi l'admiration du talent, et souvent aussi du génie de Wagner. Mais je reste, jusqu'à nouvel ordre, avec la conviction que cette œuvre ne répond point aux notions, notions saines que nous avons de l'opéra. Des pensées musicales fort élevées, trop élevées souvent car elles se font nuageuses, inaccessibles ainsi que le mont Salvat ; une puissance orchestrale hors ligne ; des coups d'aile mélodiques de superbe portée, mais ce n'est point là—livret et musique—du drame lyrique.

Cette forme ne sera pas acceptée de sitôt ; le *leit-motive* ne me paraît point avoir ouvert des horizons nouveaux ; il faudra que toutes nos idées sur le théâtre disparaissent, pour que nous admettions, par exemple, la présence en scène—tout un acte durant—de personnages principaux qui ne chantent pas une mesure ; qui sont condamnés à je ne sais quelle mimique et sont rabaissés à un rôle tout décoratif. Le théâtre a des conventions qu'il faut respecter, tant qu'on n'aura pas trouvé mieux.

Richard Wagner est un immense artiste, mais jamais je n'ai mieux goûté *Aïda* qu'après avoir écouté *Lohengrin*. Pour le drame lyrique, vivent les pays latins !

Le temps ne m'est pas laissé d'entrer dans les détails de cette partition d'*Aïda*, si chaude, si colorée ; où Verdi, délicieux mélodiste, s'il en est, joue supérieurement aussi de l'orchestre, mais en l'astreignant à sa fonction.

Je me contente d'écrire que cet ouvrage, si vraiment dramatique, en certaines parties, et où se retrouve, au troisième acte spécialement, le coloris de l'*Africaine*, est monté ici avec distinction et qu'il est grand dommage qu'on l'ait ainsi repris aux derniers jours de la saison. Il eut compté parmi les meilleures sources de recette et aussi parmi les plus francs succès de Mmes Lematte-Schweyer, Vandiric-Flachat ; de MM. Berger, Claverie, Plain. Il sera donné ce matin en matinée.

J'ai déjà parlé du bénéfice d'une excellente pensionnaire de M. Maugé, Mlle Ghéleyns. Il a lieu ce soir et je n'ai plus qu'à en rappeler le très attirant programme : *Le Voyage en Chine*, de Basin, où pour la première fois M. Berger chantera un rôle d'opéra comique : celui de Kernoisan. Les autres rôles sont distribués comme suit : *Marie*, Mlle Ghéleyns ; *Pompéry*, M. Plain, (une complaisance aussi) ; *Caroline Pompery*, Mme de Voltry ; *Berthe*, Mlle Lovely ; *de Rosenville*, M. Taillard ; *Maurice Freval*, M. Péguillan ; *Bonneau*, M. Ducos ; *Martial*, M. Maréchal. Au second acte, grand intermède avec Mme Lematte-Schweyer, MM. Lafarge, Claverie.

Le Voyage en Chine est un des ouvrages les plus spirituels—paroles et musique—les plus amusants du répertoire de l'opéra comique. Bien des raisons concourent donc pour que le public s'intéresse à cette soirée bénéficiaire.

La soirée de demain aura pour bénéficiaire M. Claverie, dont voici le programme : 4ème acte de l'*Africaine* : M. Claverie, Mme Lematte-Schweyer, MM. Lafarge, Feitlinger ; 1er acte de *Roland à Roncevaux*, chanté par MM. Claverie, Berger, Plain ; Mme Vandiric-Flachat, Mlle Ghéleyns ; le troisième et le quatrième acte d'*Aïda*, avec M. Claverie, Mme Lematte-Schweyer, Mme Vandiric-Flachat ; MM. Berger, Plain, Feitlinger.

Je regrette que le temps et l'espace ne me permettent point de parler ici, comme je l'aurais voulu, des deux saisons que M. Claverie vient de faire à l'Opéra ; mais je sais que ses bons souvenirs sont présents à la pensée de tous et que demain il en recevra bien des témoignages.

Si le talent distingué et un beau spectacle sont des titres à une importante recette, celle de M. Claverie sera rangée parmi les plus opulentes de l'année.

M. Claverie est un artiste dans toute l'étendue du mot ; en lui se combinent l'intelligence scénique, des connaissances musicales, le sentiment de l'art, une voix sympathique, la conduite du chant et cette chaleur native qui lui prête la vie.

Il suffirait presque de l'entendre causer d'art, pour se rendre comptes des études qu'il en a faites, du goût qu'il y apporte.

Cette nature, ces qualités acquises, ce don communicatif qui sont et dans son chant et dans son jeu, nous ont valu, au cours de ses deux engagements, des soirées inoubliées, et dont il va ranimer encore le souvenir, demain, dans deux de ses plus brillants rôles : *Nelusko, Amonasro*.

Et vous pourrez vous assurer là si je disais vrai, en constatant plus haut un certain rapprochement musical entre ces deux créations.

Je reviens au bénéfice des choristes, fixé à après demain mardi. Le spectacle de cette soirée—clôture définitive—se compose des quatre premiers actes des *Huguenots* et du 3ème acte de *Roland à Roncevaux*. Chanteuses, ténors, basses, baryton, danseuses, toute la troupe paraîtra dans cette représentation. Des adieux complets ; et pour plus d'un, au revoir ! peut-être.

A cet attrait se joint—pour la réussite—l'intérêt porté à ces modestes membres de l'Opéra, dont on ne s'explique pas toujours le travail continu, considérable. Les ivresses du succès ne sont pas pour eux ; leurs appointements leur donnent à peine les moyens d'existence ; ils chôment souvent huit mois de l'année, se débattant de leur mieux avec la vie.

Et cependant ils sont au théâtre un facteur des plus importants ; quelle atteinte portée au répertoire, si la notion du devoir n'était pas en eux. Or, cette notion ils l'ont ; durant ces quatre mois leur zèle ne se dément jamais.

Toujours et partout vous les avez vus sur la brèche, ces vingt-huit ou trente vaillantes et vaillants. Jamais de trêve dans les études et pourtant jamais d'indispositions venant affaiblir leur petite phalange.

On leur doit d'excellentes exécutions et c'est afin de reconnaître la persistance de leur fidélité à la tâche, que la direction leur donne sa salle pour ce bénéfice de mardi. Vingt-huit ou trente intéressés ! Quelle recette ne faut-il pas pour que se réalise un dividende présentable !

Que le public se rende à ce dernier appel ; il n'en est aucun qui mérite plus chaude réponse. Là du bien est à faire.

A la matinée d'aujourd'hui, la dernière : *Aïda*, un chef-d'œuvre de Verdi, chanté par Mmes Schweyer-Lematte, Vandiric-Flachat ; MM. Berger, Claverie, Plain. C'est là l'un des succès les plus vifs de cette saison.

Les noms des artistes que je viens de citer, disent assez ce qu'est l'interprétation ; j'ajoute que les plus grands soins ont été apportés à la mise en scène ; décors nouveaux, accessoires neufs, variété, splendeur de costumes, chœurs et ballet—rien n'y manque.

L'administration a perdu hier le plus vieil employé de l'Opéra, M. Tobie Noblet, qui en était le fidèle gardien depuis l'ouverture, en 1859. On peut dire de celui-là qu'il fut irréprochable dans l'accomplissement de ses devoirs ; une fois la consigne donnée, rien ne pouvait l'en faire dévier.

Il rendait le dernier soupir hier matin, à l'âge de 67 ans, après une longue maladie, de longues et implacables tortures. Pendant que se poursuivaient les deux représentations d'hier—matinée et soirée—le corps du pauvre Noblet—contraste des choses d'ici-bas !—était là, exposé au rez-de-chaussée, sur son lit funéraire, et plus d'un artiste, en s'arrêtant, en se découvrant devant cet excellent homme, a senti, j'en suis sûr, des larmes lui monter aux yeux.

Je devais ces lignes de regret et de respect à celui dont j'ai appris à apprécier les services, alors que je dirigeais l'Opéra. Paix à cette tombe.

L'une de nos plus éminentes artistes, Mme Marguerite Samuel, donnera, le 27 de ce mois, un grand concert, dont je prendrai plaisir à parler en temps et lieu.

—Quelques lignes publiées par le *Franco-Louisianais* d'hier, pouvant jeter de la confusion, créer un doute dans l'esprit des lecteurs, je tiens essentiellement à constater ici, en m'appuyant de la déclaration de l'auteur lui-même, que ces lignes, qui visent un journal français, n'ont trait ni à l'*Abeille* ni à moi.

L. PLACIDE CANONGE.

Théâtre St-Charles.

Aujourd'hui a lieu le début, ou plutôt la rentrée de Mlle Rhéa, artiste française, qui s'est distinguée, qui occupe une place élevée sur la scène américaine, dans la comédie, le drame, la tragédie. C'est là un nom qui partout exerce une influence bienfaisante sur la recette.

Nous n'avons plus, d'ailleurs, à la recommander au public de la Nouvelle-Orléans, qui l'a souvent applaudie.

Mlle Rhéa a beaucoup contribué à introduire, à populariser aux Etats-Unis le répertoire français. Elle jouera aujourd'hui et demain : *Much ado about nothing* et après demain : *A dangerous game*. Elle est secondée par un première rôle de mérite : M. W. Harris.

Académie de Musique.

M. John Wild est un des comiques les plus amusants, les plus sympathiques de la scène anglaise. Il est de ceux auxquels il suffit de paraître à la rampe pour que le public soit en joie. Il a de la nature et du mérite acquis. Brûleur de planches.

Il débutera ce soir dans une pièce burlesque dont la réussite n'a jamais manqué nulle part. Là est sa meilleure création et il y est appuyé d'intelligents auxiliaires. Cette pièce qui a pour titre : *Running Wild*, a fait bonne carrière partout ; il en sera probablement ainsi de même ici, où elle sera le spectacle de toute la semaine.

Grand Opera House.

Ce soir aura lieu la dernière représentation du mélodrame en 6 actes et 7 tableaux : *Siberia* ; un succès, grâce à la pièce, grâce à la troupe.

A la suite de cette soirée le Grand Opera House demeurera fermé trois semaines.

Musée-Théâtre.

Le dimanche, ainsi que tous les autres jours, le Dime Museum demeure ouvert et donne ses représentations, de 10 heures du matin à 10 heures du soir. Excellente façon de passer une heure ou deux, et cela pour la somme de 10 cents.

En consultant nos pages d'annonces on verra l'attrait du programme actuel de ce Musée Théâtre, si justement populaire.

Galathée.

On verra par nos annonces que ce charmant effet d'optique, souvent recommandé par nous, est toujours en exhibition rue du Canal No 164.

Celle-ci ne durera que peu de temps encore, et nous engageons de nouveau le public à voir cette intéressante curiosité. Le spectacle n'en coûte que 10 cents. Lire l'annonce.

CHANT ET PIANO.—Nous recevons de M. Philip Werlein les deux compositions suivantes : *I cannot love you any more*, ballade, paroles et musique de M. Harrison Millard ; *Artist's desire*, gavotte, par M. Gabiell.

L. GRUNEWALD.—Remercîments à la maison Grunewald, 127 rue du Canal, pour l'envoi qu'elle nous fait des deux morceaux suivants : *Estranged*, romance paroles de E. E. Bexford, musique de E. Baylor ; arrangement pour piano par W. T. Francis ; *Les Violettes*, valse de Basile Barès.

MÉDAILLES ET MONNAIES ANTIQUES—EN OR OU EN BRONZE—NETTOYAGE.—Moyens éprouvés, et que nos lecteurs qui en auraient l'occasion peuvent hardiment mettre en pratique.

I.—Les pièces d'or se nettoient en employant un mélange d'eau et d'acide sulfurique par parties égales ;—on les y plonge jusqu'à ce que l'acide ait détruit tout dépôt calcaire ou oxyde quelconque ; on les brosse ensuite, très légèrement, avec un peu de craie,—ou blanc d'Espagne,—délayé dans de l'eau.

II.—Pour les pièces de bronze, ne faire usage que d'eau pure et de la brosse, afin de ne pas attaquer la patine,—toujours formée d'oxyde et de sels de cuivre.

Finir,—dans les deux cas,—en essuyant avec une peau douce.

Quelle belle chose que la statistique ! Un individu a calculé que la fortune de M. de Rothschild ne pourrait suffire à nourrir, pendant douze ans, la race d'une truie qui aurait eu d'une portée six petits cochons mâles et quatre femelles, en supposant que celles-ci aient chacune, la première année, un pareil nombre de petits.

Au bout de douze ans, s'il n'en mourait pas, les cochons seraient au nombre de 33,551,230 !

Pour peu que chacun de ces animaux coûte, et c'est peu, cinq francs par an pour sa nourriture, il faudrait dépenser pour leur entretien la somme énorme de 167,671,150 francs.

Un vieux monsieur, célibataire, tirant quelque chose de son potage et s'adressant à sa cuisinière, de son air le plus gracieux :

—Je vous remercie, Joséphine ; mais la prochaine fois, servez-le moi dans un médaillon.

PEERLESS DYES Les meilleurs. Chez Droguistes.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 10 mars 1889.—Indications : Pour la Louisiane : Temps beau un peu plus froid, vents du nord.

Température du 9 mars 1889.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal. Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	54	12
Midi	62	17
3 P. M.	64	18
6 P. M.	62	17

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Sylvester T. Churchill à Mlle Laura Moore.
Alexander Dumas à Mlle Marie Valcour.
Louis Livaudais à Vve Chas. Benson.
Robert Ellison à Mlle Odile Rock.
Albert Schrimpf à Mlle Lena Bensel.
Florence Fitzgerald à Mlle Mary Byrnes.
John Frany à Mlle Annie Yachum.
John Murray à Mlle Catherine Barry.
George Prados à Mlle Imogène de Chatry.
Martin Hultgrave à Mlle Mary Scheele.
James Lee à Mlle Margaret Fully.
John G. Schneider, Jr., à Mlle Clara M. Flaig.

Naissances.

Mme John Fabert, un garçon.
Mme M. Campfield, un garçon.
Mme Jos. C. De Maby, un garçon.
Mme Chas. W. Baetzer, une fille.
Mme Auguste A. Payroux, une fille.
Mme Luigi Sbarbaro, une fille.
Mme John H. Woolf, un garçon.
Mme Joseph Vanderhost, un garçon.

Décès.

Beatrice Johnsen, 5 ans, 421 rue Terpsichore.
Frederick H. Schuler, 30 ans, 284 rue Ste-Anne.
Mme Mollie Mitchell, 52 ans, 137 rue Nord Remparts.
Mme Houser, 95 ans, 82 avenue Napoléon.
Geo. Smith, 29 ans, Hôpital de Marine.
Lucinda Pool, 38 ans, 107 rue Carondelet.
Sébastien Pablo, 69 ans, 160 Champs Elysées.
Mme B. Levi, 70 ans, 41 rue Français.
Fetoei Anian, 59 ans, 67 rue Delord.
Mme Mary M. Denison, 61 ans, 181 rue Bolivar.

Des cas de diphthérie ont été constatés comme suit : au 784 rue Magazine, 2 rue South, 630 rue Camp et 182 rue Première.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations :

Union Homestead Association à A. Alonzo un terrain borné par les rues Laurel Annonciation, Peniston et Amélia, $2,000.

Mlle L. Cochran à Mme W. Heintz, un terrain borné par les rues Dumaine, St Philippe, Tonti et Rocheblave ; aussi un terrain borné par les rues Claiborne, Robertson, Union et Bagatelle ; un autre terrain borné par les rues François, Urquhart, Union et Marais, $1,000.

J. Siméon à Mme M. A. Morse, trois terrains bornés par les rues Dumaine, Dorgenois, Ste-Anne et Broad, $1800.

Geo. Detzel au Damon Cooperative Homestead and Building Association, deux terrains bornés par l'avenue Carrollton, les rues Short, Hampson et St-Charles, $1000.

Damon C. Homestead and building Association à Mme Clara Petry, deux terrains bornés par l'avenue Carrollton, les rues Short, Hampson et St-Charles, $2000.

Wm S. Benedict au N. O. German American Homestead and Building Association, un terrain borné par les rues St-Charles, Poydras, Carondelet et Perdido, $1200.

N. O. German American Homestead and Building Association à Gustave X. Gast, un terrain borné par les rues St-Charles, Poydras, Carondelet et Perdido, $5200.

Ventes immobilières.—Liste des ventes effectuées hier à la Bourse d'Encan :

Par W. I. Hodgson & Fils.
Nos 30 et 32 rue Constance.

Par Baumgarden & Friedrichs.
Double cottage Nos 118 et 120 rue Bolivar, $560.

Par Heer & O'Connor.
No 53 rue North Peters, entre Bienville et Douane, $9200.
L'îlet entre Annonciation, Market et Richard, $8000.
No 311 Constance, $1550.
Deux lots, rue Sixième, $1350.
Immeuble connu sous le nom de "Jas. Buckner Place," à Pass Christian, $9100.

Par Macon, Paul & Robinson.
No 355 rue Carondelet, $1900.
Magasin No 1156 rue Magazine, $700.
Magasin près Austerlitz, $3050.
Cottage rue Annette, près Urquhart, $400.
Vingt-deux lots dans l'îlet borné par les rues Tchoupitoulas, Valmont, Jersey et Léonidas, $2870.

Cour de District.—Strauss & Cie. contre le steamship *Glenfield* pour $492.47.

H. Duncan contre le remorqueur *F. T. Nicholls* pour $150 de dommages.

Cour Civile.—Frank Hader contre B. W. Bergeron pour $679.45.

Moses Cohen & Fils contre le même $560.

Thos. Fawcett & Fils contre Clark & King pour $259.81.

Cour Criminelle.—Section A.—Pas de session.

Section B.

Demande de nouvelle audition de cause en faveur de Geo. Dunn. La décision est ajournée.

Première cour de recorder.—Albert Masghre, accusé de faux a été renvoyé devant la cour criminelle sous caution de $2,250.

2me Cour.—Une accusation a été portée hier matin contre John Despaux, accusé d'avoir empêché M. Tiblier de mettre ses bestiaux en fourrière et de l'avoir blessé grièvement.

MM. Philippe Boe et Alfred Magnon ont été cités à comparaître comme témoins. L'accusé n'a pas encore été arrêté.

Bureau des pardons.—Le bureau des pardons a demandé le pardon des convicts suivants :

Mark Berwin, condamné à 19 ans en 1877 pour vol.
Walter Jones, tentative de meurtre, condamné à 10 ans en 1882.
Zénor Mitchel, à perpétuité en 1879 pour meurtre.
Charles Davis, à perpétuité pour homicide en 1884.
Eugénie Le Clerc, à perpétuité en 1886 pour empoisonnement.
Eugène Duffat, à perpétuité en 1885 pour viol.
Victor Cassarini, à 10 ans en 1884 pour coups et blessures.
Eliza Moses, homicide, 2 ans.
Wm. Hays, à 5 ans en 1885 pour parjure.
Isaac Willis, à perpétuité en 1878 pour meurtre.
Pat Keeley et Tim Tobin qui ont presque fini leur terme.

Police Board.—Les membres du Police Board : MM. J. Dennis, W. H. Beanham, Chas. P. Drolla, Jno. M. Parker, Félix Borne, James Demoruelle, se sont réunis hier à 1 heure à l'Hôtel de Ville sous la présidence du Maire, qui les a assermentés. On a procédé immédiatement à l'élection d'un secrétaire. M. Vienne, présenté par M. Demoruelle, n'a obtenu qu'une voix ; M. J. S. Sporl, 1 voix, et M. Chas. Donnaud, 4 voix. La nomination de celui-ci a été unanime.

Le Board a ajourné à mercredi, à 7 h. 30 du soir.

Vols.—Des voleurs ont pénétré chez Mme Samuel, à Gretna, et ont volé une somme de $60 et de l'argenterie. On soupçonne deux individus au courant des habitudes de Mme Samuel et des êtres de la maison. La police est à leur recherche.

—Deux audacieux malfaiteurs, John Morgan et Percy Williams, ont attaqué, en plein jour, rue Première, Mlle Josie Gagne et Mme Hartwell, ont renversé la première dans le ruisseau et lui ont volé son portemonnaie contenant $6. Ils ont pris aussitôt la fuite, mais arrêtés quelques instants plus tard, ils ont été conduits au poste.

Ils ont été envoyés en prison faute d'avoir pu fournir caution.

On a conduit hier matin au poste, un jeune garçon du nom de Charles Coates, qui avait pénétré chez M. John Véga dans l'intention de voler.

On a arrêté hier à bord du steamboat *Dacotah* au pied de la rue Cressman, un nommé Chas Clarke accusé par David Welsh du vol d'un pardessus. M. Foley, second du bateau a été aussi victime d'un vol de $25 dont on soupçonne Clarke d'être l'auteur.

Incendie.—Hier, à 3 heures de l'après-midi, le feu a pris au coin des rues Julia et Prieur, dans un immeuble en bois, qui a été détruit. Il appartenait à la Pine & Wood Disabling Co. Pertes $30,000, couvertes par deux assurances : l'une de $12,000, l'autre de $53,000.

Le No 69 de la rue Prieur appartenant à Mme Marie Greshle et habitée par elle a été endommagé pour $100. Dommages au mobilier $15.

L'écurie de M. Chas Villebold a été endommagée pour $25.

Le feu a été mis par la chute d'un chaudron plein de goudron bouillant.

Cathédrale St-Louis.—Station du Carême.—C'est aujourd'hui, à la messe de 10 heures du matin, que commencent les prédications du Rév. Père Etourneau, un des orateurs les plus distingués de l'ordre des Dominicains.

Le Père Etourneau arrive ici, précédé d'une grande réputation. Nous en avons entendu faire les plus beaux éloges par des hommes compétents, qui avaient assisté, en France, à quelques-uns de ses sermons et en disaient des merveilles.

Il faut s'attendre à ce que la foule des fidèles se presse dans la vaste enceinte de la Cathédrale, pendant toute cette station de carême.

Les sermons auront lieu, à partir d'aujourd'hui, tous les dimanches, à la messe de 10 heures, et, les mercredis et vendredis de chaque semaine, à 7 heures du soir.

Ce matin, exécution de la 12e messe de Mozart par un grand chœur. Il est possible qu'un ou deux artistes de l'Opéra s'y fassent entendre, si les circonstances le leur permettent.

La Poste.—M. Albert H. Scott, chef de division (Salary and allowances) au bureau du premier aide du directeur général des postes, à Washington, est depuis quelques jours à la Nlle-Orléans. Il y est venu pour se rendre compte du fonctionnement du service postal en Louisiane et voir s'il n'y aurait pas lieu d'y introduire des modifications ou des améliorations, consistant principalement dans l'établissement de nouvelles succursales.

M. Scott, républicain en politique, appartient depuis longtemps à l'administration des postes. M. Cleveland l'y a maintenu à cause de sa haute compétence, de ses mérites incontestables et de son expérience. Il est chargé de la surveillance générale des 58,000 bureaux de poste des Etats-Unis. M. Scott est donc le bienvenu parmi nous ; le gouvernement ne pouvait envoyer à la Nlle-Orléans un expert plus habile et un plus consciencieux fonctionnaire.

Palais de Coton.—Ainsi qu'il était annoncé, le concours des bébés a eu lieu hier dans l'après-midi au Palais de Coton et a contribué à grossir la recette. A partir de midi c'était une incroyable affluence de bonnes d'enfants ayant sur les bras des marmots de tous âges, des bruns, des chatains, des blonds, des roux, des chauves, accompagnés par leurs aînés qui envahissaient la salle.

Tout d'abord les jeunes candidats sont sages et trompent leur ennui en suçant des candis, mais l'attente devient longue, un cri retentit, c'est le signal ; les petits révoltés, insensibles aux consolations, révèlent leur présence par les cris de paon qui s'entrecroisent sur tous les tons.

Enfin, au vif intérêt des mamans, commence le pesage sur la bascule à musique. Les bébés sont amenés à tour de rôle ; on en pèse un, puis deux, puis dix, puis vingt, et d'autres encore jusqu'à 3 heures, et la liste close, le juri se retire. Une demi-heure plus tard, Mmes Muller et Dixon proclament comme suit les noms des quatre élus :

1er prix (6 mois à 1 an)

Gertrude Struck, un an, 30 livres. (Bol et soucoupe argent offerts par Mme John Gauche.)

2me prix (1 à 2 ans.)

John S. Benedict, 18 mois, 35 livres. (Timbale en argent par les dames du Palais de Coton.)

3me prix (au plus léger.)

Léon Jefferson, 7 mois, 22 livres. (Un couvert d'argent offert par les dames du Palais de Coton.)

4me prix.

Lawrence S. Green, 3 mois, 19 livres. (Médaille d'argent offerte par Mme W. H. Hyatt.)

Comme on le voit, le succès a été partagé entre les filles et les garçons.

Le soir un intéressant programme a été rendu par les élèves du professeur Duquesnay. Accueil très sympathique à Mme J. Duquesne dont on connaît l'agréable voix, succès très caractérisé pour Mlle Lula Brown qui dit le monologue à ravir et qu'on eut rappelée quatre fois si l'on n'eut jugé que la troisième était déjà une indiscrétion. M. Thalbert et Miles Guyol et North se sont aussi partagé un succès bien mérité.

Deux choses sont à regretter, d'abord que l'assistance n'ait pas été assez nombreuse, et ensuite que l'on ait *chipé* une partie du programme, ce qui a paru un peu extraordinaire.

A partir d'aujourd'hui, les prix d'entrée seront portés à 25 et 10 cents pour les enfants dans la journée, et le soir à 50 et 25 cents pour les enfants et les sièges réservés seront supprimés. Le palais sera ouvert aujourd'hui comme dimanche dernier. Pour le programme de demain soir, consulter l'annonce à la colonne des *amusements*.

La semaine prochaine sera la plus marquante depuis l'ouverture du Palais de Coton. Les divertissements s'y succèdent sans interruption et les soirées promettent d'être fort attrayantes. Des comédies et des opérettes seront jouées par des jeunes gens de la ville. Vendredi soir M. Lafarge de l'Opéra Français prêtera son concours et samedi un programme spécial sera préparé à l'occasion du "Creole Day."

F. M. B.—F. M. B., trois initiales que l'on connaît pour être celles d'une joyeuse association, celles des French Market Buzzards. Celle-ci donnera le 19 mars au soir un bal qui aura lieu à la salle de la Parfaite-Union.

Invitation reçue, merci.

Récompense.—Une récompense est promise à qui déposera à la 3me station de police une somme de $200 en billets de banque, perdus au marché français par M. Louis Monlezun, hier matin vers 10 heures, dans le voisinage de l'étal No 158.

Chute.—Hier matin, à 6 heures 30, un nommé Abraham Detahunter, qui travaillait à bord du steamship Ocean King, au pied de la rue Terpsichore, est tombé dans la cale et s'est blessé au front. Il a été transporté chez lui, rue Seconde, No 446, après avoir reçu les soins que nécessitait son état.

Police.—Le caporal Joyce a été transféré du poste du Port au 6me et le caporal Thomas du 6me à celui du Port.

Blessé.—Tom McGee, gardien de la station de pompes Orleans No 21 a été blessé d'un coup de pied de cheval dans le dos. On a dû le transporter chez lui.

Paragraphes.—M. J. Keegan à qui le maire avait donné l'autorisation de construire des tribunes dans le square Lafayette pour les fêtes du carnaval, s'est montré reconnaissant et a fait don de $25 à la ville pour les pauvres.

A la terrace Frontenac, Québec :

Un monsieur met le pied sur un petit chien tenu en laisse par une petite dame :

—Imbécile ! faites donc attention : un peu plus et vous écrasiez *Miss*.

—Mon Dieu ! madame, si je l'avais écrasée, je l'aurais remplacée !

—Vous ? allons donc ! fait la dame en haussant les épaules.

Hum !

S. S. S.

PERD'S MILL, TEXAS, 20 Juin 1888.—The Swift Specific Co., Atlanta, Ga.—Messieurs : Un de mes enfants a souffert deux ans de rhumatismes et de furoncles. Nous désespérions de la guérir. Enfin après quelques bouteilles de votre remède elle est revenue à la santé ; c'est maintenant une belle enfant de 12 ans, fraîche comme une rose. Un autre de mes enfants qui vient d'être atteint du même mal, prend maintenant le S. S. S., et je compte sur une prompte guérison. N. C. WAGGONER.

RICH HILL, MO., 7 Juillet 1888.—The Swift Specific Co., Ga.—Messieurs : Ma petite fille (3 semaines) avait la tête couverte d'Eczéma. Après plusieurs remèdes sans résultat, nous lui donnâmes du S. S. S., et après la première bouteille le mieux se manifestait déjà ; après six bouteilles la guérison était complète. Elle a maintenant une chevelure abondante et c'est une enfant saine et robuste. Agréez, etc. H. T. SHOBE.

CHATTANOOGA, TENN., 27 Juin 1888.—The Swift Specific Co., Atlanta, Ga.—Messieurs : En 1886 je contractai un empoisonnement du sang. Après plusieurs mois de traitement j'allai à Crab Orchard Springs, sur l'avis de mon médecin. Je croyais être guéri, mais le printemps suivant j'avais la figure et le corps couverts de boutons qui devinrent bientôt des ulcères purulents. On me persuada de faire usage du S. S. S., et le mieux se manifesta, lentement d'abord, puis rapidement, si bien que maintenant ma guérison est complète, et je m'empresse de déclarer que c'est à votre remède que je la dois. Agréez, etc. HARDY M. BURT, 24 West 9th St.

HOMER, LA., 25 Mai 1888.—The Swift Specific Co., Atlanta.—Messieurs : Il y a deux ans ma santé était si délabrée que je désespérais de guérir. Aucun remède ne me soulageait. Mes amis me persuadèrent d'essayer de votre remède ; je le fis sans y avoir confiance. Après l'avoir pris régulièrement, je vis revenir ma santé et mes forces ; je déclare donc ici que le S. S. S. seul a opéré ma guérison. Je ne puis trop le recommander comme tonique. Pour la débilité générale c'est un spécifique. W. F. BRIDGES, J. P.

HOMER, LA.—Je connais Mr. W. F. Bridges et j'affirme la vérité de ses déclarations. JOSEPH SHELTON, pharmacien.

Traité des Maladies du Sang et de la Peau envoyé franco sur demande.

THE SWIFT SPECIFIC CO., Drawer 3, Atlanta, Ga.

DEPECHES TÉLÉGRAPHIQUES

TRANSMISES A L'ABEILLE

FRANCE.

La crise financière.

Paris, 9 mars, midi—Une foule de déposants entourent ce matin les bureaux du Comptoir d'Escompte, attendant le moment de retirer leurs fonds.

Paris, 9 mars, 3:30 P. M.—Les prix à la Bourse sont meilleurs.

Les actions du Comptoir d'escompte sont cotées maintenant à 400 francs, celles de la Société des métaux à 120 francs, et les Rio Tintos à 350.

Il y a eu une vente énorme d'actions du Comptoir d'escompte.

Le journal officiel.—Le duc d'Aumale.

Paris, 9 mars.—Le journal officiel publie aujourd'hui le décret qui autorise le retour du duc d'Aumale en France.

Sentiment de panique à la Bourse.

Paris, 9 mars—2:30 p. m.—Un sentiment de panique existe à la Bourse.

Les actions du Comptoir d'Escompte sont cotées à 350 francs, et celles de la Société des métaux à 100 francs.

Les Rio Tintos à 335 francs.

Le prince et la princesse de Galles.

Paris, 9 mars—Le prince et la princesse de Galles sont arrivés ici de Cannes ; ils se rendent en Angleterre. Parmi ceux qui sont venus leur rendre visite et déposer leurs cartes, figure le général Boulanger.

Chambre des Députés.

Paris, 9 mars—M. Pelleton a ouvert les débats sur la question de la révocation du décret d'exil contre le duc d'Aumale. Il s'y est opposé parceque, a-t-il dit, ce n'était pas un acte de bonté, mais une mesure purement politique. M. Constans, ministre de l'intérieur, a déclaré que c'était une mesure utile, le gouvernement jugeant que le duc d'Aumale avait été suffisamment puni par trois années d'exil.

Le ministre a ajouté que le duc avait été exilé non pas comme prétendant au trône de France, mais pour avoir envoyé une lettre irrespectueuse au président de la république.

Le gouvernement, en révoquant le décret, n'avait aucun but politique, mais voulait seulement faire acte de justice envers un vieux soldat qui aimait la France pardessus tout, et dont la présence ne pourrait, en aucune façon nuire au pays.

M. Andrieux et Flourens ont appuyé le rappel du décret d'exil.

Rente française.

Paris, 9 mars—Le trois pour cent est coté à 84 francs 87 1|2 centimes.

Inondations.

Londres, 9 mars.—Des inondations ont eu lieu dans l'ouest de l'Angleterre.

Le trafic par chemin de fer est interrompu, et les passagers sur quelques-uns des trains ont été obligés de coucher ce soir dans les wagons.

Tantin est entièrement isolé du pays environnant. L'eau s'écoule lentement maintenant. Ce sont les plus grandes inondations qu'on ait vues depuis longtemps.

Nouvelles de Zanzibar.

Zanzibar, 9 mars.—Les relations entre les anglo-indiens et les indigènes à Lindi et Kilwa sont tendues. La situation est précaire.

Mort du poète Antoine Clesse.

Bruxelles, 9 mars—Le poète Antoine Clesse, qui était appelé le Béranger de la Belgique, est mort.

Pèlerins américains—Le journal Riforma.

Rome, 9 mars.—Cent sept pèlerins américains sont arrivés de Marseille à Gênes.

Le journal *Riforma* annonce que le roi Menelek, de Shoa, a formellement déclaré la guerre au Roi Jean d'Abyssinie.

L'impératrice douairière Frédérick.

Berlin, 9 mars—L'impératrice douairière Frédérick, après un court séjour à Berlin ira à San Remo où elle restera deux mois.

Le fils de l'empereur d'Allemagne.

Berlin, 9 mars.—Les fils de l'empereur d'Allemagne passeront l'été avec le Duc Ernest de Saxe Cobourg et Gœthe à Oberhof.

La Gazette de Cologne.

Berlin, 9 mars—La *Gazette de Cologne* affirme que le Czar est enchanté de l'abdication du roi Milan.

Modification aux lois contre les socialistes.—Une grande grève menaçante.—Innovations dans la marine.

Berlin, 9 mars—Le parlement allemand se réunira de nouveau, mercredi prochain.

Parmi les premiers sujets de discussion, se place la prolongation de petit état de siège, à Berlin, Stettin, Francfort, Hambourg et Leipsic.

Un projet de loi du gouvernement pour modifier le code pénal de façon à faire entrer le socialisme dans les clauses et à permettre au gouvernement d'abolir les lois spéciales entre les socialistes, sera aussi présenté.

Comme la politique totalement répressive a complètement échoué, à voir à essayer un traitement plus doux.

La crise qui menace les relations entre les ouvriers et les patrons, cause un grand malaise dans les centres manufacturiers.

Un groupe de commerçants de Breslau, dans l'espoir de détourner la crise, a déjà promis une augmentation de 16 pour cent dans les gages des ouvriers.

Les autorités conserveront une attitude neutre dans la lutte entre le capital et le travail, pourvu qu'elle ne prenne pas un caractère politique. Les meneurs socialistes tiennent entre leurs mains toutes les ficelles ; ils manœuvrent de façon à provoquer une grève générale dans tout l'empire, le même jour.

Ce retour à la double administration de la marine, sous les amiraux Goetz et Heuser, ce qui ramène pratiquement au système qui était en vigueur avant 1850, est l'objet de vives discussions. Une partie de la population est disposée à critiquer l'amour de l'empereur pour les innovations dans les conseils de l'empire ; mais en réfléchissant à l'importance attachée aux affaires navales par l'Angleterre et les autres puissances, on est obligé d'approuver les efforts faits pour ne pas laisser distancer l'Allemagne.

La presse locale de Kiel rappelle avec satisfaction les excellents résultats d'un ordre de l'empereur lancé, au moment où l'on s'y attendait le moins, d'après lequel les marins devaient à l'improviste occuper les navires de guerre de la réserve de la Baltique. L'ordre a été exécuté à la lettre.

Banquet donné à l'empereur par M. Herbette.

Berlin, 9 mars—Le dîner donné par l'ambassadeur de France à l'empereur, solennité qui n'a pas eu lieu depuis 1883, a eu un succès complet. Les cartes du menu, à l'usage de l'empereur et de sa suite, avaient été dessinées et peintes à l'aquarelle par le célèbre artiste Skarbina.

Ils représentaient l'Empereur et l'Impératrice en traineau sur la glace de Paris.

L'Empereur était en bonne humeur. Il a causé longtemps avec M. Herbette. "Il était heureux, a-t-il dit, de donner une marque de sympathie à la France et à M. Herbette personnellement.

Il a félicité son amphytrion de l'excellence de ses vins. Parmi les invités, on remarquait le duc de Schleswig-Holstein, le prince et la princesse Frédéric de Hohenzollern, le comte Herbert Bismarck et plusieurs généraux.

Ce banquet a fait sensation en France et en Allemagne et il a fortifié la situation de M. Herbette.

L'abdication du roi Milan.

La nouvelle de l'abdication du roi Milan de Servie, bien qu'elle ne fût pas attendue aussi promptement, a été reçue avec calme ; elle était regardée comme inévitable.

Dans les cercles officiels, personne ne croit que cet événement puisse provoquer une guerre. Le Prince Bismarck a pris toutes mesures possibles pour empêcher l'Autriche de précipiter la lutte. Quant à la Russie, elle a tout à gagné à conserver une attitude expectante.

Le fait que la Servie a résolu de réduire son armée fait croire avec raison que toute politique aventureuse sera répudiée.

La *Versiche Zeitung* ne voit dans tout cela la preuve que l'intention n'est pas d'en venir aux mains pour l'Autriche ou la Russie, mais pour la Servie.

Des télégrammes de St-Pétersbourg disent que l'on s'y réjouit de son abdication. Un comité avait été nommé pour donner plus d'éclat à la fête. Au banquet assistaient le ministre serbe avec son état-major.

Après l'abdication, le roi Milan a écrit une lettre à l'empereur le remerciant de son attachement et de son amitié pour le jeune Alexandre.

WASHINGTON.

Le représentant Townshend.

Washington, D. C., 9 mars—L'état de M. Townshend, membre du Congrès, ne s'est pas amélioré.

Plus tard.—M. Townshend est mort.

Pas de nouvelles de Samoa.

Washington, D. C., 9 mars.—Les Départements d'Etat et de la Marine n'ont pas reçu de nouvelles de Samoa.

Le Président Harrison.

Washington, D. C., 9 mars—Le public semble maintenant disposé à donner la chance au président de s'occuper des affaires officielles, car il y a eu moins de visiteurs ce matin à la Maison Blanche.

Le président, après avoir reçu des visites pendant trois heures, s'est excusé en disant qu'il avait à siéger une séance de cabinet où des affaires très importantes seront discutées.

La séance de cabinet a duré deux heures. Tous les membres étaient présents.

Parmi ceux qui ont rendu visite au Président aujourd'hui on remarque les sénateurs Plumb, Teller, Dolph, Walcott, Sherman, Manderson, Paddock, Allison, Hoar, les ex-sénateurs Palmer et French, le général Longstreet, le sénateur Hampton avec le sous-secrétaire Thompson ; M. John King, de New York ; les membres du Congrès Dingley, Caswell, Wickham, Fisley, Thompson, Steele, Conger et Butterworth.

L'affaire de Samoa.

San Francisco, 9 mars—Le journal *Chronicle* dit que le navire de guerre des Etats-Unis *Nipsic* a été coulé et que le *Charleston* a reçu l'ordre de se tenir prêt à toutes éventualités.

Le journal *Examiner* rapporte que le steamer *Alameda* a été capturé par les Allemands.

L'excitation ici est à son comble.

Diphthérie.

Pittsburg, Pa., 9 mars—Une épidémie de diphthérie sévit à Gallitzin depuis novembre, et environ cent décès par cette maladie seule dans cet espace de temps sur une population de 2000 âmes. Quelques-unes des victimes ont eu le vomito noir, et la mort s'en est suivie dans un jour ou deux.

M. Jay Gould.

New York, 9 mars—M. Jay Gould et ses amis sont partis ce matin pour l'Ouest sur un train express qui quitta la gare Pennsylvania, à Jersey City à 9.15 heures.

Rapport hebdomadaire des banques.

New York, 10 mars—Voici le rapport hebdomadaire des banques :

Réserve, diminution	$3 722,250
Prêts, augmentation	4,609,100
Espèce, diminution	3,290,400
Legal Tenders, diminution	262,900
Dépôts, augmentation	675 800
Circulation, augmentation	30,200
Les banques ont maintenant	8,548,300

en plus de la règle de 25 pour cent.

CHEMINS DE FER.

Heures d'arrivée et de départ.

LOUISVILLE AND NASHVILLE.

Arrivée.	Départ.
No 3 Lim. Ex..7:00 am	No 4 Fast Mail..7:00 am
No 5 Coast....9:00 am	No 6 Coast....3:40 pm
No 1 Fast Mail.7:20 pm	No 2 Lim. Ex..3:05 pm

ILLINOIS CENTRAL.

No 1 Passen...11:00 pm	No 2 Passen....9:15 am
No 3 Chic. and N. O. Lim...7:20 am	No 4 St-Louis and Chic. Ex...5:30 pm

TEXAS AND PACIFIC.

No 52 California Express......7:00 pm	No 51 California Express......8:45 am
No 54 B. R. Local......10 10 am	No 53 B. R. Local......3:50 pm

QUEEN AND CRESCENT ROUTE.

No 1 Limited.11:00 am	No 2 Limited...3:35 pm
No 5 Fast line.6:30 am	No 6 Fastline..9:00 pm

LOUISVILLE, NEW ORLEANS & TEXAS.

No. 1......9:00 am	No. 2......5:00 pm
No. 3......6:25 pm	No. 4......8:00 am
No. 5......10:00 am	No. 6......3:45 pm

SOUTHERN PACIFIC COMPANY, MORGAN LINE.

No 19 Califor...3:10 pm	No 20 Califor...11 25 am
No 17 Local....6:55 am	No 18 Local....7:20 pm

NEW ORLEANS AND GULF RAIL ROAD.

Tous les jours excepté le dimanche—9:00 a.m. 4:00 p.m., 4:50 pm	Tous les jours excepté le dimanche. Pointe-à-la-Hache : 6:30 a.m., 5:00 p.m.
Dimanches seulement—10:10 a.m., 8:10 pm	Shell Beach....9:30 am Dimanches seulement—6:00 am., 4:00 pm

EAST LOUISIANA R. R. ABITA SPRINGS, COVINGTON.

Le dimanche.

Arrivée......7:00 pm | Départ......7:30 am

Tous les jours excepté le dimanche.

Arrivée......8.45 am | Départ......3:00 pm

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur.

LUNDI, 11 MARS 1889.

Bayou Sara—OLIVER BEIRNE, à 5 P M
Bayou Lafourche—LAFOURCHE, à 5 P M
Bayou Lafourche—ALICE LEBLANC, à 5 P M
Point Houmas—MARY Z COMEAUX, à 11 A M
Bas du fleuve—ALVIN, à 11 A M

MARDI, 12 MARS 1889.

Lake Providence—ST JOHN, à 5 P M
St-Louis—CITY OF ST-LOUIS, à 5 P M
Bayou Goula—BELLE OF THE COAST, à 12 M

Fleuve et rivières.

Memphis, 9 mars.—Le fleuve est stationnaire. Temps clair. Pas d'arrivages ni de départs.

St-Louis, 9 mars—Le fleuve baisse toujours. Temps chaud. Arrivés, W H Cherry de la rivière Tennessee. Départ, City of Vicksburg pour Natchez ; Gilmore pour la Nlle-Orléans ; W H Cherry pour la rivière Tennessee ; Sidney Dillon pour Caïro.

Marchés.

Paris, 9 mars—Les rentes 3 pour cent 84 francs 87 1|2.

BULLETIN MARITIME.

SAMEDI 9 MARS 1889.

EXPÉDIÉS EN DOUANE.

Steamship (ang) Texan, King, Liverpool.
Steamship (ang) Andean, Wrake, Liverpool.
Steamship (esp) Murciano, Luzarraga, Liverpool.
Steamship (ang) Bothal, Smith, Hambourg.

ARRIVÉS.

Goëlette (am) Geo A Upton, Eldridge, Aransas Island.
Goëlette (am) Taylor Dickson, Lake, Philadelphie.
Barque (ital) San Luigi, Trapani, Messine.
Steamship (ang) Californian, Pickthall, Liverpool.

BATEAUX A VAPEUR.

Paul Tulane, Libano, Bayou Sara.
Belle of the Coast, Aikes, Bayou Goula.
Whisper, Dodd, Alexander Rice Mill.
John D Scully, Scovell, Shreveport.
Lillie Lou, Pearl River.
Alvin, Kouns, Bas du fleuve.
Commonwealth, Stein, Cincinnati.
Towboat Oakland, Clark, St-Louis, et 7 barges.

EXPORTATIONS.

LIVERPOOL—par steamship Texan—7605 balles coton 20,618 boisseaux maïs en grenier 14,200 pieds bois de charpente 3000 douves.

LIVERPOOL—par steamship Andean—3995 balles coton 634 sacs graine coton 4142 sacs tourteaux 10,031 boisseaux maïs en grenier 2400 douves et cargaison en transit.

LIVERPOOL—par steamship Murciano—4780 balles coton 25,118 boisseaux maïs en grenier.

HAMBOURG—par steamship Bothal—93,000 boisseaux maïs en grenier 7500 sacs à grain.

IMPORTATIONS.

PROGRESSO—par steamship Joaquin Ancona—187 colis chanvre de sisal Fernandes Bros.

MESSINE—par barque San Luigi—4574 boîtes limons 3422 boîtes oranges 2504 demi-barils oranges W H Westervelt &co.

Arrivages de produits.

BAYOU SARA—par steamer Paul Tulane—11 balles coton 82 sacs graine coton 2 sacs coton en graine 45 boucauts sucre 3 barils sucre 14 barils mélasse et fret assorti.

BAYOU GOULA—par steamer Belle of the Coast—17 boucauts sucre 103 barils sucre 11 barils mélasse et fret assorti.

ALEXANDER RICE MILL—par steamer Whisper—289 boucauts sucre 5 barils mélasse 28 sacs riz brut et fret assorti.

SHREVEPORT—par steamer John D Scully—383 balles coton 1571 sacs graine coton et fret assorti.

PEARL RIVER—par steamer Lillie Lou—213 balles coton.

BAS DU FLEUVE—par steamer Alvin—2 boucauts sucre 140 barils sucre 2 barils mélasse 1800 sacs riz brut et fret assorti.

CINCINNATI—par steamer Commonwealth—187 balles coton et fret assorti.

ST-LOUIS—par towboat Oakland et barges—214,409 boisseaux maïs en grenier 19,431 sacs maïs 13,049 sacs tourteaux et fret assorti.

Par les chemins de fer.

SHELL BEACH RAILROAD—265 sacs riz brut 46 barils riz et fret assorti.

SOUTHERN PACIFIC RR. COMPANY—159 balles coton 11 boucauts sucre 564 barils sucre 100 barils riz et fret assorti.

ILLINOIS CENTRAL RAILROAD.—2069 balles coton et fret assorti.

LOUISVILLE N. O. & TEXAS RAILROAD—200 sacs farine graine coton 25 boucauts sucre 5 barils mélasse et fret assorti.

LOUISVILLE AND NASHVILLE RR.—388 balles coton et fret assorti.

N. ORLEANS & NORTHEASTERN RR.—Fret assorti.

TEXAS AND PACIFIC RAILWAY—614 balles coton 800 sacs farine graine coton 44 boucauts sucre 56 barils sucre et fret assorti.

Liste des navires partis pour la Nouvelle-Orléans.

NEW-YORK.

Steamship Seneca, Quick.........parti 5 mars
Steamship New Orleans, Halsey.........parti 6 mars
Goëlette Alice McDonald, Dukeshire.........en chargement 5 mars
Steamship Knickerbocker, Kemble.........parti 9 mars
Steamship Excelsior, Higgins.........parti 9 mars
Steamship [illegible], McFarlane.........exp. 4 mars

PHILADELPHIE.

Goëlette Taylor Dickson, Lake.........partie 4 fév
Barque Geo W [illegible], Hewitt.........partie 26 fév

LIVERPOOL.

Steamship Leonora, Alegria.........parti 2 fév
Steamship Counsellor, Lang.........parti 19 janv
Steamship Francisca, Arabi.........parti 10 fév
Steamship Yucatan, Post.........parti 14 fév
Steamship Navarro, Aldecocea.........parti 12 fév
Steamship Gallego, Arrisbalaga.........parti 23 fév
Steamship Federico, Garties.........parti 23 fév
Steamship Californian, Pickthall.........parti 26 janv
Steamship Explorer, Brown.........parti 26 fév
Steamship Professor, Keller.........parti 2 mars
Steamship Emiliano, Albonegia.........parti 2 mars
Steamship Editor, Chandler.........parti 5 mars
Steamship Architect, Bond.........parti 9 fév

SWANSEA

Steamship Federation, Pinkham.........parti 15 fév

BREME

Steamship City of Lincoln, Fry.........parti 4 mars

ANVERS

Steamship Marseille, Mollière.........parti 28 fév
Steamship Obeck, Pettiville.........parti 10 fév
Steamship Bordeaux, Blanchandin.........parti 31 janv

BORDEAUX.

Steamship Marseille, Mollère.........parti 1er mars

MARSEILLE.

Steamship Paris, ...en char. 20 fév

PALERME

Steamship Rochdale, Tindall.........parti 16 fév

SICILE.

Steamship Penna, Bowen.........parti 4 mars

PAUILLAC.

Steamship Bordeaux, Blanchandin.........parti 9 fév

PERNAMBUCO.

Steamship Straits of Gibraltar, —, ...parti 28 fév

MONTEVIDEO.

Barque Volturno, Mareeca.........partie 3 janv
Steamship Caxton, ...parti 18 fév

CASTELLAMARE

Brick Selina Stanford, Starita.........parti 29 janv

BUENOS AYRES

Barque Guiseppe, Laure.........partie 11 janv

LISTE DES NAVIRES DANS LE PORT.

Noms	Destination	Mouillage
STEAMERS.		
Andean	Liverpool	1er dist. 21
Alava	Liverpool	1er dist. 27
Bothal	Hambourg	Elevator
Buenos Ayrean	Havre	rue 6e
Cadiz	Liverpool	rue 8e
Campechane	Campêche	1e dist. 17
Chelydra	Brême	rue 7e
Canton	Hambourg	4e dist. 44
Darien	Liverpool	1er dist. 36
Efficient	Liverpool	1er dist. 13
El Dorado	New York	Alger
Harlan	Bluefields	Alger
Hudson	New York	2e dist. 8
Inventor	Liverpool	2e dist. 10
[illegible]	Liverpool	2e dist. 26
Miguel M Pinillos	Barcelone	4e dist. 0
Marion	Hambourg	Gretna
Murciano	Liverpool	1er dist. 31
Morgan	Bluefields	Alger
Newton	Liverpool	rue 5e
Ocean King	Londres et Brême	1er dist. 19
Resolute	Gênes	4e dist. 45
Texan	Liverpool	1er dist 37
Thomas Melville	Queenstown	Elevator
Wm Cliff	Liverpool	1er dist. 20
NAVIRES.		
Stephan	Havre	1er dist. 36
BARQUES.		
Catalina	Barcelone	rue 8e
Consuelo	Barcelone	1er dist. 33
Geo Bohm	Lisbonne	rue 8e
Pallas	Russie	rue 7e
Prince Victor	Russie	2e dist. 28
Prince Albert	Russie	2e dist. 33
Susanna	....	2e dist. 29
Teresa Figueras	Barcelone	rue 7e
BRICKS.		
Enrique	....	2e dist. 17
GOELETTES.		
Brothers	St-Ann's Bay	1er dist. 14
Henry Souther	Pensacola	Alger
Santo Oteri		1er dist. 15
St-Thomas	Malaga	1er dist. 34

L'ABEILLE

— DE LA —

Nouvelle-Orl[illegible]

JOURNAL QUOTID[illegible]

— AVEC UNE —

EDITION HEBDOMADAI[illegible]

PARAISSANT

— LE —

SAMEDI MATIN

— ET —

Contenant toutes les matières publiées pendant la semaine dans l'édition quotidienne.

L'ABEILLE,

Fondée le 1er septembre 1827, est le plus ancien journal quotidien de la Louisiane et du Sud-Ouest.

Elle est lue par toute la population franco-louisianaise et est conséquemment, au point de vue des annonces, un excellent organe de publicité.

Elle est reçue non-seulement dans toutes les paroisses créoles de la Louisiane, mais dans les Etats voisins, au Mexique, aux Antilles, en Europe, partout enfin où on lit le français et où on s'intéresse aux affaires de notre pays.

L'ABEILLE publie tous les jours, en outre des matières politiques, littéraires et locales :

Des dépêches télégraphiques complètes de tous les points des Etats-Unis et de l'étranger.

Un Bulletin maritime,

Une liste des navires en partance dans les ports étrangers et américains pour la Nouvelle-Orléans,

Une liste des navires dans le port de la Nouvelle-Orléans,

Un Bulletin Financier,

Un Bulletin Commercial,

Les heures de départ et d'arrivée des trains de chemins de fer.

Les jours de départ des bateaux à vapeur.

BUREAUX ET ATELIERS :

73.....CHARTRES.....73